

Gustave-Euphranor Marin-Darbel, précepteur du prince Gagarine, expert dans la lutte contre le choléra et théoricien de l'éducation nationale en Russie¹

VÉRA MILCHINA

On connaît plusieurs « couples » célèbres composés d'un précepteur français ou francophone et d'un élève russe ; les plus illustres sont probablement Gilbert Romme et Paul Stroganov et La Harpe et Alexandre I^{er}. Il y en a d'autres moins connus, mais sûrement dignes de l'être. Mon but est de présenter quelques épisodes de la vie d'un homme en lui-même obscur et oublié, mais à qui nous sommes redevables de la première éducation du prince Jean Gagarine (1814-1882), une des personnes les plus étonnantes et les plus célèbres parmi celles qui avaient passé leur vie « à cheval » entre la culture russe et la culture occidentale. Aristocrate de vieille souche et diplomate brillant, le prince Gagarine à trente ans avait complètement changé sa vie et non seulement s'était converti au catholicisme, mais était entré dans les ordres, plus précisément dans la Compagnie de Jésus². Pourtant, jésuite vivant en France, il

1. Cette publication a été préparée dans le cadre du projet N° 16-21-41001, soutenu par La Fondation russe des sciences humaines (RGNF).

2. Sur le prince Gagarine, voir Paul Pierling, *Le prince Gagarine et ses amis, 1814-1882*, Paris, Beauchesne, 1996 ; Ivan Gagarin, *Dnevnik [Journal]*, éd. de R. Tempest, M., Jazyki russkoj kultury, 1996 ; Ivan S. Gagarine, *Journal*

n'a jamais oublié la Russie et lui a consacré ses pensées et travaux, en luttant pour le renforcement des contacts de l'Église catholique avec la Russie.

Lorsqu'on a affaire à un tel personnage, on se pose naturellement la question des sources de ses opinions et on commence les recherches par l'enfance la plus tendre. On sait que l'instruction du jeune prince Jean Gagarine, comme celle de beaucoup d'enfants de familles russes nobles, fut confiée à un précepteur français. Mais jusqu'à présent on savait très peu de choses sur les sentiments et les pensées de ce précepteur dont l'auteur d'un article spécialement consacré à la jeunesse du célèbre jésuite russe ignorait même le nom³.

Or, maintenant on sait qu'il se nommait Gustave-Euphranor Marin-Darbel ou d'Arbel (les documents russes de la Troisième Section le nomment à tort Gustave-Auguste), qu'il est né le 5 février 1802 et mort le 18 septembre 1878⁴; qu'il était par son éducation archiviste paléographe de la première génération de l'École des Chartes (il est nommé élève pensionnaire en 1821⁵, mais son nom « disparaît de la liste de traitements dès juin 1822⁶ »)

1833-1842, éd. de François Rouleau et Mireille Chmelewsky, Paris, Desclée de Brouwer, 2010.

3. Voir Charles Clair, « Premières années et conversion du prince Jean Gagarine », *Revue du monde catholique*, 1883, t. 74, p. 834.

4. Le *Journal* de Gagarine (Ivan Gagarine, *Journal...*, *op. cit.*, p. 55) donne la date du 14 septembre; celle du 18 septembre provient de la lettre de sa veuve au père Gagarine, conservée aux Archives de la Province de France de la Compagnie de Jésus à Vanves (Cote BS Ga L 17). Dans ces archives sont conservées cinquante-huit lettres de Marin-Darbel au prince-jésuite, de 1854 à 1878. Je profite de l'occasion pour remercier la sœur Natalie de Lajarte, ancienne conservatrice de la Bibliothèque slave de Meudon, fondée par Gagarine, qui m'a signalé l'existence de ce dossier d'archives, et le père archiviste Robert Bonfis qui m'a permis de le consulter. Une courte notice biographique sur Marin-Darbel vient d'être publiée dans l'édition récente: Jean-Pierre Bouzigues, Mireille Chmelewsky & François Rouleau (éd.), *L'Affaire Gagarine. La conversion du prince Gagarine au catholicisme: un drame familial, politique et religieux dans la Russie du XIX^e siècle*, Rome, Institutum Historicum Societatis Iesu, 2014, p. 89-90.

5. Voir Ivan S. Gagarine, *Journal...*, *op. cit.*, p. 55; « Société de l'École des chartes. Liste des élèves pensionnaires et des archivistes-paléographes, depuis la fondation de l'École en 1821 jusqu'au 1^{er} mai 1867 », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1865, vol. 26, 1, p. 12.

6. « L'École des Chartes de 1821 à 1832 », *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1928, vol. 89, 1, p. 154.

et qu'engagé par le père du futur jésuite, le prince Serge Gagarine, il est venu en Russie de Paris pour la première fois le 8 mai 1824 et en est parti définitivement en 1854. Quant à sa vie et à ses activités en Russie dans les années 1820-1830, on en apprend quelques détails dans les deux dossiers conservés aux archives de la haute police de Russie (Troisième Section de la Chancellerie Impériale)⁷. Nous en sommes redevables à l'indiscrétion non de Marin-Darbel lui-même, mais de ses correspondants français : son ami et sa mère. Dès 1829, leurs lettres ont alerté la haute police et l'obligèrent à ne pas quitter de vue ce précepteur français pendant une dizaine d'années. Mais si les commentaires policiers nous permettent de jeter un coup d'œil sur la vie intime de Marin-Darbel à Moscou et sur ses connaissances moscovites, l'intérêt de ces deux dossiers ne se limite pas aux épisodes de la vie quotidienne d'un précepteur français en Russie.

Comme Marin-Darbel était un vrai intellectuel, il consignait sur le papier ses pensées sur les sujets scientifiques qui l'intéressaient. Nous avons la chance, grâce aux Archives d'État de la Fédération de Russie, d'en connaître deux spécimens : un papier sur le choléra (où Marin prouve que ce mal n'est pas contagieux, ce qui rend inutile les quarantaines qui perturbent la vie de villes entières) et un long texte, un vrai traité, sur l'éducation en Russie. Ce dernier présente un intérêt majeur, car les deux points de vue y sont combinés : d'un côté Marin-Darbel, un Français vivant en Russie, critique les défauts du système d'éducation russe et propose en exemple à suivre le système français, catholique et uniforme pour tout le pays, donc plus conforme à l'Empire autocratique, et non le système allemand, protestant et privé d'unité et en plus ignorant le ressort de l'émulation entre les élèves, exploité si effectivement dans d'autres sphères de la vie russe⁸. Mais d'autre part ce même Marin

7. Voir GARF (Archives d'État de la Fédération de la Russie), F. 109, È. (ÈKSPEDICIJA) 1, op. 4 (1829), d. 427, (dossier intitulé « O sobranii svedenij o živuščem v Moskve v dome knjazja Gagarina inostrance Marin d'Arbele i o tantsovščice Hullensor » [Sur la collecte des faits concernant l'étranger Marin d'Arbel, habitant à Moscou dans la maison du prince Gagarine, et la danseuse Hullensor]), 1829 ; *Ibid.*, F. 109, cekretnyj arxiv, op. 3 (1832), d. 893 (dossier contenant le traité de Marin-Darbel « Considérations sur l'Éducation publique et particulière en Russie » et la lettre à l'Empereur Nicolas I^{er} dont il l'accompagne).

8. « L'émulation, ce grand stimulant de l'éducation publique est bien moins en usage dans l'enseignement des réformés que dans celui des catholiques, parce que l'écolier de l'université n'est qu'auditeur, et n'est astreint

critique le système russe pour son manque d'attention à la langue et à la littérature russe et pour son intérêt exagéré pour les langues européennes⁹ que les Russes singent au lieu de développer leur propre culture. Il réproouve avec beaucoup d'ardeur l'habitude russe de confier l'éducation des enfants à des gouverneurs étrangers, mais avoue que la nullité de l'instruction publique existante ne permet pas de s'en passer¹⁰. De plus, il propose la reconstruction complète et l'unification du système d'instruction publique en Russie sous la direction d'un chef unique et affirme que ce poste doit être occupé par un étranger¹¹. Cette russophilie catholique et occi-

qu'à des examens tandis que pour les autres l'émulation fait sentir sa puissance depuis le commencement des études jusqu'à la fin. Le contraste est frappant de voir la Russie où l'émulation de servir, d'avancer en grade est le principal mobile, presque entièrement négliger ce fécond moyen dans son mode d'instruction » (*Ibid.*, d. 893, f. 17).

9. Pour Marin-Darbel, il est beaucoup plus utile d'apprendre le grec et le latin, non pour « le stérile avantage de parler grec ou latin », mais pour « étudier dans leur source les éléments de tout ce qui constitue le monde intellectuel, langues, pensées, histoire, philosophie » (*Ibid.*, d. 893, f. 27).

10. « Ah certes, si l'éducation publique relevée dans l'estime de tous venait à prouver par ses succès qu'elle peut rendre tous les services que le pays a droit d'attendre d'elle, ce ne serait pas un de ces moindres bienfaits que de le délivrer de cette foule d'étrangers qui ne peuvent exciter pour sa patrie dans le cœur de leurs élèves un amour qu'ils ne sentent pas et qui trop souvent payent de la plus noire ingratitude envers la Russie le bien-être qu'ils y trouvent, les attentions dont ils y sont comblés. Il y a quelque chose de si peu noble à injurier la main dont on reçoit la subsistance. Quels exemples pour de jeunes enfants ! quel fruit, quel ensemble peut résulter de toutes ces anomalies ! Il faut que la nécessité de les employer soit bien grande ; car j'ai vu plus d'une fois s'enquérir avec la meilleure volonté de personnes russes qui pussent remplir leur office et renoncer à les trouver, tant la terre est stérile » (*Ibid.*, dossier 893, f. 34 verso -35).

11. « J'ai fini par me convaincre que pendant les dix ou quinze premières années il était impossible qu'un Russe occupât ce poste et j'en dirai franchement la raison. C'est d'abord parce que pour imprimer une impulsion nouvelle il faut inspirer une confiance qu'on accorde rarement à ses compatriotes et ensuite parce que tout Russe, élevé en Russie, au milieu de ce qui existe dans son pays, ne peut avoir une idée juste de l'éducation publique, d'un système entier depuis ses premiers détails jusqu'à son ensemble. Il manque des connaissances nécessaires. Je serai fâché de blesser aucun amour-propre, mais je le dis hautement et dans toute la sincérité de ma conscience » (*Ibid.*, dossier 893, f. 38 verso). Serait-ce une déclaration « pro domo sua » et

dentaliste pourrait être une des sources des opinions du prince Gagarine, et c'est ce qui la rend encore plus digne d'attention.

Or, comme le traité sur l'éducation est long et digne d'une analyse à part, dans cet article, je me bornerai à présenter le premier dossier de Marin-Darbel, autrement dit, l'histoire de l'attention montrée par la haute police envers sa personne.

Tout commence par une lettre française non signée, datée du 17 novembre 1829 dont la copie ouvre le dossier de la Troisième Section consacré à Marin¹². D'abord l'auteur inconnu, visiblement ami de Marin, lui présente, en réponse à sa demande, une sorte de revue de presse française consacrée à la Guerre russo-turque de 1828-1829 qui vient de se terminer par la paix d'Andrinople signée le 2/14 septembre 1829. Il résume les réponses possibles à la question cruciale qui intéressait l'opinion publique européenne de l'époque : pourquoi l'armée russe n'était-elle pas allée jusqu'à Constantinople ? Ensuite, il passe à ses propres réflexions à propos de la Russie :

Je pensais aussi en lisant que l'Empereur Nicolas donnait des médailles à ses soldats, qu'il pensait que le temps n'était pas encore venu de civiliser son peuple, car il aurait pu pour récompense abrégé le temps du service, ce qui aurait attaché davantage les soldats à leur pays, à leurs familles qu'ils auraient espéré revoir. Mais peut-être veut-il laisser cette gloire à son successeur ou bien à son peuple qui pourra se civiliser lui-même, ce que les révélations commerciales ne manqueront pas de lui inspirer¹³.

C'est sûrement cette réflexion qui attira l'attention du chef suprême de la Troisième Section le comte Benkendorff. Le 4 décembre 1829 celui-ci demande à Alexandre Volkov, chef des gendarmes de Moscou, quelles sont les connaissances moscovites de Marin-Darbel, depuis quand il habite Moscou et quelle est sa réputation. Dans sa réponse du 14 décembre 1829¹⁴, Volkov rapporte

espérait-il être invité lui-même à ce poste ? L'hypothèse est trop risquée et non vérifiable, mais elle se présente automatiquement à l'esprit.

12. Sur la lecture des lettres interceptées dans l'Empire russe voir une monographie récente : V. Izmozik, « Čěrnje kabinetj » : istorija rossijskoj perljustracij. XVIII-načalo XX veka [« Cabinets noirs » : histoire de l'interception des lettres en Russie. XVIII^e-début du XX^e siècle], Moscou, Novoe literaturnoe obozrenie, 2015.

13. GARE, F. 109, È. 1, op. 4 (1829), d. 427, f. 2.

14. Cette lettre étant écrite en russe, j'en donne un résumé détaillé.

que Marin-Darbel habite dans l'hôtel de la rue Znamenka chez le prince Gagarine dont il éduque les enfants en recevant un salaire considérable ; qu'il est arrivé pour la première fois en Russie le 8 mai 1824, avec un passeport de Paris, fut envoyé quelque temps après par le prince Gagarine à Paris pour acheter des livres dont il avait besoin pour ses leçons ; qu'il en revint le 20 décembre 1828 ; qu'il quitte la maison du prince rarement, que sa morale et sa conduite sont irréprochables, qu'il a de larges connaissances scientifiques et connaît le français et le latin ; qu'il est aimé et apprécié par la famille du prince Gagarine et très attaché aux enfants ; qu'il a dit à plusieurs personnes qu'il désirait terminer l'éducation des enfants du prince et, sans chercher une autre place en Russie, retourner en France¹⁵. Au dire de Volkov, Marin-Darbel ne fréquente guère ni les Russes, ni les étrangers, à l'exception du curé catholique l'abbé Nicolas¹⁶ et l'étranger Pacco, précepteur dans la maison de Smirnov. On n'en dit en général que du bien, il ne fréquente jamais ni les lieux publics, ni les auberges ; il passa l'été dernier dans le domaine du prince Gagarine où il trace une petite plantation et y travaille avec les enfants du prince pour leur donner une idée des travaux agricoles¹⁷. À la fin de son rapport Volkov ajoute qu'il a personnellement connu Marin-Darbel à Paris, et là comme à Moscou il paraissait être un homme aux mœurs douces et à la réputation excellente¹⁸. Ajoutons que c'est aussi l'opinion du prince Gagarine

15. Il avait vraiment cette intention (qui ne fut réalisée que deux dizaines d'années plus tard), ce que prouve une phrase de la lettre introductive précédant son traité sur l'éducation ; il s'y montre (en 1832) comme étant « sur le point de quitter un pays où, il se plaît à le reconnaître, il n'a reçu que des marques d'estime et d'affection, il n'y laisse à venger aucune injure, aucune inimitié qui pourrait lui suggérer de secrets motifs d'amertume ou de blâme » (GARF, F. 109, sekretnyj arxiv, op. 3 (1832), d. 893, f. 1 verso).

16. « Jean-Baptiste Nicolas, curé prévôt-doyen de l'Église catholique romaine de St Louis et Doyen de Moscou » (GARF, F. 109, È. 1, op. 3 (1828), d. 448, f. 45-45 verso).

17. On connaît l'intérêt du prince Serge Gagarine lui-même pour l'agriculture ; non seulement sa propriété de Iassenevo était célèbre pour ses jardins fruitiers et ses orangeries, mais il fut un des fondateurs de la Société d'agriculture de Moscou, dont il fut depuis 1823 vice-président et depuis 1844 président. Voir Dmitri Šilov & Juri Kuzmin, *Členy gosudarstvennogo soveta Rossijskoj imperii. 1801-1906* [Les membres du Conseil d'État de l'Empire russe. 1801-1906], SPb., 2006, p. 167-169.

18. On peut présumer que l'éloge passionnée de Volkov dans la brochure nécrologique de son ami Alexandre Boulgakov n'est pas aussi outrée qu'on aurait pu croire ; Boulgakov dit : « Les étrangers vivant à Moscou

père qui, à en juger par le traité de Marin-Darbel sur l'éducation, lui donnait pleine confiance¹⁹.

Le 26 décembre, Benkendorff présente le rapport très dévoué de cette affaire à l'Empereur. D'ailleurs il se trompe en attribuant la lettre interceptée, « contenant quelques opinions sur la position politique de la Russie à l'égard de la Turquie », à Marin-Darbel lui-même, mais il remarque que ces « opinions ne sont nullement préjudiciables » et cite l'attestation très positive que lui a donné Volkov²⁰.

Tout peut-être se serait terminé là pour Marin-Darbel, si une autre lettre adressée à lui n'avait de nouveau alerté la Troisième Section. Cette fois ce fut celle de sa mère, datée du 29 avril 1830. À cause de cette missive maternelle le directeur de la Troisième Section, von Fock, ordonna à « l'officier des gendarmes » Stépan Perfiliev de se renseigner secrètement et de lui présenter le rapport sur la liaison et la « conduite politique » de Marin-Darbel et de Mademoiselle Hortense Félicité, mentionnée dans cette lettre. Tout cela à cause de l'imagination vive de Mme Marin-Darbel²¹ qui écrit à son fils (je cite la copie restée aux Archives de la Troisième Section) :

Les mémoires de la Contemporaine revivent dans la mienne ; je me rappelais les jugements que j'en avais portés. Je dis alors, par rapport à différents passages et événements, entre autres des lettres d'amour de Bonaparte à Joséphine, pendant sa dernière

avaient en sa personne un protecteur actif et, pour ainsi dire, privilégié. [...] Lorsqu'il se trouvait à l'étranger, notamment à Paris, ses anciens protégés ou leurs parents venaient toujours pour le remercier et pour lui proposer leurs services » (Aleksandr Bulgakov, *Biografija Aleksandra Aleksandroviča Volkova* [Biographie d'Alexandre Alexandrovitch Volkov], M., 1833, p. 13).

19. En comparant l'éducation publique et particulière, Marin-Darbel ne préfère la dernière que dans les cas, que lui-même dit être rares, où le choix des parents « tombe sur une personne digne de leur confiance », et ajoute : « Encore faut-il que cette confiance soit entière, qu'elle ne soit pas entravée par un amour-propre mal placé qui substitue trop souvent une volonté ignorante et malhabile au savoir et à l'expérience » (dossier 893, f. 9). On peut présumer que, chez les Gagarine, ces inconvénients n'existaient pas.

20. GARF, F. 109, op. 221, dossier 15, f. 247-248.

21. Née Louise-Elisabeth Darbel, épouse de Laurent Marin, morte en 1859, comme en témoigne une lettre de Marin à Gagarine du 28 décembre de cette année.

campagne d'Italie²² : je pensais et pense encore que n'ignorant pas que Joséphine, qui était enceinte quand il l'a épousée et lui donnait des remplaçants pendant son absence, laisserait traîner ses lettres, il voulait qu'elle puisse faire croire qu'il était beaucoup plus occupé de l'amour d'une femme que de l'amour de la domination dont il était en effet dévoré. Je jugeais avec juste raison que la Contemporaine avait été espion pour la République et espion Impérial et par analogie je trouvais que Melle *Hortense Félicité* pouvait bien être espion royal pour la France et espion impérial pour Saint-Petersbourg. Cette opinion prit d'autant plus de consistance que je réfléchis que les nobles habitants de Moscou n'avaient jamais été portés pour la famille régnante ; qu'un des ancêtres Gagarine avait été attaché à 50 coudées au-dessus du sol par les ordres de Pierre I^{er} d'où on ne le descendit qu'après qu'il eut rendu l'âme (voir à la fin de l'histoire de Russie, par le C^{te} de Ségur²³) ; qu'à l'époque du couronnement de Nicolas le petit Gagarine ne se rendit pas à l'invitation qui fut faite, pour aller jouer avec l'héritier présomptif de la couronne, que si le Prince, son père, ne marque pas actuellement et mène une vie retirée, son fils est élevé avec soin et pourra marquer un jour, qu'il a pour gouverneur un jeune

22. Les *Mémoires d'une contemporaine ou souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat, de l'Empire* en huit volumes parurent en 1827-1828 chez Ladvocat ; sur l'histoire de ce livre et de son auteur, l'aventurière Ida Saint-Elme (1778-1845) voir l'introduction critique de Jacques Jourquin dans la réédition récente (Ida Saint-Elme, *Souvenirs d'une courtisane de la Grande Armée*, Paris, Tallandier, 2004, p. 13-41). Dans le deuxième volume de l'édition de 1827 sont publiés douze lettres authentiques de Bonaparte à Joséphine de 1796, et dans le quatrième volume, il y en a huit, de 1796 et de 1800 (*Ibid.*, p. 32).

23. Dans le chapitre III du livre XI de son *Histoire de Russie et de Pierre le Grand*, livre qui venait de paraître en 1829 et que Mme Marin avait lu probablement parce qu'elle s'intéressait à la Russie où se trouvait son fils, le comte Philippe-Paul Ségur (1780-1873), après avoir raconté l'exécution du tsarévitch Alexis par son père, parle des accès de pitié et de modération qui, chez Pierre le Grand, alternaient avec la barbarie : « On sait qu'après cette terrible exécution de l'héritier de l'Empire, il fit grâce au prévaricateur Gagarine, en déclarant *que désormais* son intention était de corriger ses sujets par la douceur plutôt que par *la sévérité*. Mais on sait que le lendemain, le coupable ayant rétracté ses aveux et accusé publiquement le Tzar de les lui avoir arraché par la violence, celui-ci, rentrant par l'indignation dans son caractère [*sic*], l'a fait pendre aussitôt à une potence de 50 coudées de haut » (Philippe-Paul Ségur, *Histoire de Russie et de Pierre le Grand*, Paris, Baudouin, 1829, p. 461-462).

homme qui a quelque réputation, une volonté assez impérieuse et beaucoup de prépondérance dans la maison ; qu'il serait très essentiel de savoir à quoi s'en tenir sur l'intime intérieur de ses habitants qui bien qu'ils ne prennent part à rien, n'en ont pas moins une opinion qui peut influencer sur le jeune héritier; que Mlle Félicité a reçu mission d'examiner la chose, qu'elle a tendu des filets, où le gouverneur du petit Prince s'est laissé prendre par où notre premier père a été pris et que si le petit Prince marque dans la suite, qu'on écrira son histoire, ce gouverneur y jouera un joli rôle, surtout si dans un certain moment il est, comme M. son père, bavard et indiscret. – Tout ce que tu me dis de la danseuse me confirme ce que je viens de t'écrire : amabilité, gentillesse, bonté, fierté d'âme, désintéressement, etc., et je le crois bien, ta conquête doit lui être payée cher. Elle peut bien se faire l'honneur de te recevoir pour rien. Si c'était moi qui fus à ta place et si même j'étais à Moscou, je saurais bien découvrir la vérité, mais toi ? bercé par ta passion effrénée tu ne verras que ce qu'elle voudra te faire voir, – quoique tous les mémoires imprimés sur les événements passés prouvent que ces sortes de femmes ont été souvent employées pour découvrir beaucoup de choses. Bonaparte en faisait élever exprès. Actuellement, mon ami, si tu as encore un peu de raison, pèse les miennes. Je ne te demande que de redevenir un homme, de traiter gravement les affaires et légèrement les plaisirs. Si tu ne peux pas t'en passer, de ne pas faire une affaire d'état de l'amour, surtout de l'amour d'une actrice qui se vend ou se donne au premier venu, selon son caprice ou ses besoins, – Dieu ! serait-ce ta destinée à vivre dans l'ignominie ! Cette idée est foudroyante. Pense bien, mon cher ami, qu'à la fin tout transpire. Il est encore temps : qu'on te plaigne d'avoir été dupe, – un peu plus tard, on te méprisera... tu n'auras plus que ta mère qui ne t'abandonnera jamais... Mais quelle vieillesse tu lui prépares !... Tout généralement, tout ce que tu me dis de Félicité, me confirme dans mon opinion, malgré la faveur dont elle jouit auprès de tes Moscovites qui, entre nous soit dit, ont un bien mauvais jugement. Ils rient, dis-tu, de nos trois hivers, de nos pierres et arbres fendus... mais ces novices en science ne savent-ils donc pas que les plantes sont, comme les hommes, sujettes aux qualités que leur communique le climat. En vérité, Monsieur de Ségur a raison ; les Moscovites sont bien vaniteux de rire ainsi des autres. Je suis fort contente qu'on leur ait historiquement rendu le change de ce qu'ils ont eu la bonté de nous

prêter²⁴. C'est un des passages de l'ouvrage qui m'a fait le plus de plaisir²⁵.

Ainsi, la mère exaltée et jalouse accusa l'amante de son fils d'être l'espionne à la fois des gouvernements russe et français, et les Gagarine d'appartenir à l'opposition politique. Ni l'une ni l'autre de ces accusations n'avaient aucun fondement. Les Gagarine à l'époque occupaient des postes importants (le prince Sergueï Ivanovitch était conseiller secret et sénateur, son frère le prince Grigori Ivanovitch, ministre russe à Rome et ensuite en Bavière) et quant à la danseuse, il est évident qu'elle n'était pas aux gages de la police russe, car le directeur de la Troisième Section n'en savait rien de spécial et exigeait même des renseignements sur sa personne ; d'autre part, une fois ces renseignements reçus, cette police en fut complètement satisfaite, ne vit dans la conduite de la danseuse rien de suspect et ne l'empêcha pas de prêter serment de sujétion à l'empereur de Russie en mars 1833²⁶.

La lettre de sa mère faillit ainsi gêner encore une fois la réputation de Marin-Darbel, mais les gendarmes ne virent pas de mal dans la liaison du précepteur avec la danseuse. Le 9 juillet 1830, Perfiliev répondit à von Fock, et la réponse n'avait rien d'alarmant. D'après les renseignements recueillis par ce gendarme, Marin-Darbel menait toujours une vie très retirée, fréquentait peu les étrangers et jamais les restaurants ou autres lieux publics ; il n'était jamais ivre et était aimé chez le prince par tout le monde, et notamment par le maître de maison²⁷. Il passa l'été avec toute la famille du prince dans son domaine de Iassenevo et il en rentra à Moscou chaque samedi pour passer la nuit chez la danseuse Hullin-sor et pour revenir le lendemain à la campagne. Ensuite le gen-

24. Ségur flétrit plusieurs fois dans son livre la « ridicule et méprisable vanité » des Russes (*ibid.*, p. 317) ; or, comme d'habitude ce sont les Français qui sont accusés d'être vaniteux, Mme Marin-Darbel croit que Ségur avait vengé ses compatriotes.

25. GARF, F. 109, È. 1, op. 4 (1829), d. 427, f. 8-9 verso. Comme pour les autres extraits, nous avons conservé l'orthographe et la ponctuation du texte original.

26. GARF, F. 109, È. 3, 1834, d. 90, f. 9.

27. Dans son traité sur l'éducation Marin-Darbel parle des choses dont il « ne doit la connaissance qu'à l'intimité » qui l'a presque fait « devenir un membre de la grande famille » (GARF, F. 109, *sekretnyj arxiv*, op. 3 (1832), d. 893, f. 5). Il l'est resté par la suite, comme le montre la correspondance des Gagarine publiée dans Jean-Pierre Bouzigues, Mireille Chmelewsky & François Rouleau (éd.), *L'Affaire Gagarine...*, *op. cit.*

darme supposait que, comme l'actrice nommée Hortense Félicité ne figurait dans aucune des troupes théâtrales de Moscou, c'était sans aucun doute Félicie (Felissata Ivanovna à la russe) Hullinsor qui était mentionnée dans la lettre interceptée. Perfiliev ajoute aussi que le portier des Gagarine, Ouliane, avait la mission de porter les lettres de Marin-Darbel à l'actrice Hullinsor qui sortait quelquefois en voiture à la rencontre de Marin-Darbel. Quant à l'actrice, Perfiliev disait que grâce à ses talents elle jouissait d'une grande estime dans la société moscovite et donnait des leçons particulières dans plusieurs maisons. On lui prêtait aussi une liaison avec l'homme de lettres Zagoskine²⁸, mais ceci ne gâtait pas sa réputation.

On peut présumer que ce rapport rassura pleinement les chefs de la Troisième Section, car Marin-Darbel ne fut pas mis officiellement sous surveillance secrète. Les fantaisies de M^{me} Marin-Darbel étaient trop éloignées de la réalité et la réputation du précepteur français lui-même et de sa compagne trop positive. Ceci n'est pas étonnant, car Félicité-Virginie Hullin, née Félicité Virginie Richard (1805- après 1850), fille du maître de ballet Jean-Baptiste Hullin²⁹, qui débuta à sept ans sur la scène de l'Opéra de Paris, partit en 1816 à Londres, s'y maria avec le célèbre guitariste espagnol Fernando Sor (d'où son nom composé Hullin-Sor, ou Hullinsor dans la transcription des gendarmes russes) et vint avec lui en Russie en 1823, y devint très vite non seulement une « étoile » célèbre, mais aussi la première femme – maître de ballet en Russie (en 1824 elle dansa le rôle principal dans le ballet *Cendrillon* dont elle effectua elle-même la mise en scène, en coopération avec le danseur russe Lobanov).

Si dans les deux cas présents Marin-Darbel ne joue qu'un rôle passif, étant l'objet involontaire de l'attention de la Troisième Section, en automne 1830, c'est de sa propre initiative qu'il attire l'attention. Le 2 novembre 1830, il adresse une lettre à l'empereur portant sur les meilleures méthodes pour vaincre l'épidémie de choléra qui sévissait en Russie à ce moment³⁰ ; cette lettre de Marin-Darbel au nom de l'empereur fut envoyée à Volkov par Benkendorff le 25 novembre 1830 avec l'ordre de faire évaluer les propositions du Français par les médecins moscovites, ce qui fut exé-

28. Il occupait depuis 1823 une place à la direction des théâtres de Moscou dont il finit par prendre la tête en 1831.

29. Bernard Piris, *Fernando Sor : une guitare à l'orée du romantisme*, Paris, Aubier, 1989, p. 61 et sq. ; *Balet. Ènciklopedija* [Encyclopédie du Ballet], M., Sovetskaja ènciklopedija, 1981, p. 171.

30. Voir cette lettre en annexe de notre article.

cuté. La lettre de Marin-Darbel, où il prouve que le choléra n'est pas contagieux et donc qu'on n'a aucune raison d'instituer des quarantaines qui empêchent les travailleurs de gagner leur vie, mais ne les garantissent nullement contre la maladie, est présente dans le dossier de la Troisième Section, ainsi que le verdict (daté du 3 décembre 1830) de neuf éminents docteurs, dont Loder, médecin de Sa Majesté Impériale, qui :

ayant reconnu la non-contagion de la maladie, pensent que la suppression des mesures préventives ne peut avoir aucune influence fâcheuse sur la durée du Choléra, mais qu'elle aura au contraire le grand avantage de ramener la tranquillité dans les esprits et que d'ailleurs ces mesures seront plus utilement remplacées par la conservation de cadres de quelques hôpitaux, destinés uniquement à la réception des malades atteints du Choléra ; car par-là on prévient la formation des foyers d'infection dans les maisons particulières, et on aura le moyen de donner plus promptement aux malades les secours nécessaires³¹.

31. GARF, F. 109, È. 1, op. 4 (1829), d. 427, f. 19 verso-20. Marin-Darbel était très fier de ses idées sur le choléra et ne se contenta pas de l'envoi de ce texte à l'empereur de Russie. Il publie une lettre sur le choléra et contre les quarantaines dans la *Gazette médicale de Paris* le 29 janvier 1831 ; il l'envoie aussi à l'Académie des sciences de Paris, dont le protocole de la séance du 9 mai 1831 mentionne : « Parmi les pièces de correspondance, se trouvent encore plusieurs envois de M. Marin-Darbel, relatifs au cholera-morbus » (*Literaturnaja gazeta*, 1831, t. 2, 27, p. 422). Il envoie aussi dans les *Annales de chimie et de physique* de Moscou un mémoire sur cette maladie, publié à Moscou en 1831 chez Semen par Vassili Petrovitch Zoubkov (1798-1862), connaissance de Pouchkine, employé éclairé, s'intéressant aux sciences naturelles et ayant pris une part active à la lutte contre le choléra en 1830 (et avec qui Marin est resté en contact épistolaire même après son retour en France, comme en témoignent ses lettres au père Gagarine). Marin ajoute à ce mémoire d'autres documents, tel qu'« une Réponse de M. Jœhnichen à M. de Loder au sujet de cette épidémie ; un écrit latin de MM. Jœhichen et Marcus, intitulé: *Animadversiones anatomico pathologico de cholera-morbo mosque grassante* » et « accompagne ces écrits de ses propres réflexions » (J.-L. Gay-Lussac, F. Arago, *Annales de chimie et de physique*, Paris, Crochard, 1831, t. 46, p. 333, séance du 21 mars 1831). Enfin, en 1831 Marin-Darbel publie lui-même chez Bossange une brochure intitulée *Des Préservatifs contre le choléra-morbus épidémique*. Le point de vue de Marin-Darbel est évoqué et approuvé dans la brochure de Jean Leymerie *Choléra, protestation contre la loi sanitaire intervenue : suivie d'une analyse exacte et critique de tout ce qui a été publié en Russie, etc., sur ce fléau, et sur le seul moyen de s'en garantir*, publiée en 1831 à Paris chez David (p. 38, 77).

Ce verdict, confirmant l'opinion de Marin-Darbel, serait encore un argument en faveur de sa réputation d'étranger bien pensant.

On ne doit pas oublier qu'en automne 1830 la participation des Français à la discussion autour du choléra n'était pas une question politiquement innocente, vu la grande tension entre les deux pays après la Révolution de Juillet. Le 20 septembre/ 2 octobre 1830 le chargé d'affaires, le baron de Bourgoing, informait le ministre des Affaires étrangères, le comte Molé, de la discrimination des médecins français contre laquelle il s'était prononcé officiellement. Dans des circonstances aussi graves, se plaignait-il, le gouvernement impérial avait fait appel aux connaissances médicales de diverses facultés de l'Europe et ouvert un concours pour l'examen des causes déterminantes et des moyens curatifs d'une maladie mal observée et peu connue jusqu'à présent, mais il avait oublié de s'adresser à la Faculté française. Bourgoing « s'est empressé de réclamer aussitôt auprès de M. de Nesselrode contre une exclusion à la fois si injurieuse pour la France et si préjudiciable à la Russie » et il a vivement représenté au vice-chancelier « tout ce qu'il y avait d'injuste et de contradictoire dans cette proscription de notre langue et de notre pays quand il s'agit des intérêts de la science et de l'humanité³² ».

Marin-Darbel ne fut pas surveillé officiellement, mais sa vieille connaissance Perfiliev, devenu entre-temps chef des gendarmes de Moscou, ne l'oublia pas, et lorsqu'en 1836 Marin décida de partir pour la France, le général des gendarmes jugea nécessaire d'en informer son chef Benkendorff. Dans son rapport du 27 mai 1836, il

L'analyse critique de ce même point de vue est présente dans les *Recherches historiques et critiques sur la nature, les causes et le traitement du choléra-morbus* de François Emmanuel Foderé (Paris, F. C. Levrault, 1831, p. 335, 338). Le problème de la nature du choléra et des moyens de s'en protéger était beaucoup débattu au début des années 1830 ; une des principales lignes de partage était l'opposition entre contagionnistes et infectionnistes ; Marin-Darbel appartenait évidemment aux seconds (voir sur cette polémique scientifique : F. Delaporte, *Le Savoir de la maladie. Essai sur le choléra de 1832 à Paris*, Paris, PUF, 1990).

32. MAE La Courneuve, Correspondance politique, Russie, t. 181, f. 58-59. À en croire Bourgoing, Nesselrode jugea le reproche juste, expliqua la situation par le malentendu dont était responsable le ministère de l'Intérieur, et au bout d'une semaine, le 27 septembre/ 9 octobre 1830, Bourgoing put informer Molé de la fin de cette discrimination (*Ibid.*, f. 78-79).

lui donne toujours une attestation parfaite : sa conduite reste modeste et loyale, ses connaissances et ses opinions, irréprochables³³.

Marin-Darbel ne resta pas en France, mais revint en Russie où il continua à servir le prince Gagarine-père, non comme précepteur de ses enfants, devenus adultes, mais comme intendant de son domaine dans le district de Mojaïsk³⁴ ; il devint un auxiliaire irremplaçable du vieux prince et de sa femme³⁵. En 1841, Marin-Darbel voulant de nouveau aller en France, Perfiliev en informa encore une fois le chef des gendarmes (dans son rapport du 3 mai 1841), en ajoutant qu'il n'avait toujours rien à reprocher à cet étranger.

Le rapport de Perfiliev de 1841 termine, heureusement pour Marin-Darbel et malheureusement pour nous, l'histoire de ses rapports avec la Troisième Section, mais pas avec la Russie en général. Sur la vie de Marin-Darbel après 1841, on ne connaît pas grand-chose, mais on peut tout de même en reconstituer les contours.

Il se maria en 1843 avec Cécile-Caroline Beaumont, « une très jolie petite femme, bon enfant, d'un caractère très gai, très facile »

33. Marin-Darbel formule ses opinions politiques à l'égard de la Russie dans son mémoire sur l'éducation : « Né Français, j'apprécie les institutions de mon pays. Mais je déclare avec la même franchise que j'ai toujours cru et que je crois sans restriction que le gouvernement autocratique dont jouit la Russie est le seul qui lui convienne, que cette forme d'après toutes les considérations générales historiques doit subsister pendant un siècle et plus encore et que tout ce qui peut contribuer à la maintenir, à lui donner plus de vigueur et de stabilité tend à la tranquillité et au bonheur de ses habitants, que sans elle, sans le courage et la fermeté du souverain à persévérer dans cette voie il n'y aurait que dissension et sanglant malheur » (GARF, Sekretnyj arxiv, op. 3 (1832), d. 893, f. 13). Avec le temps Marin ne devint qu'encore plus conservateur, et il n'y a rien d'étonnant dans sa réaction aux activités de la Commune de Paris, exposée dans sa lettre au père Gagarine du 13 avril 1871 (écrite de Fontainebleau, où il habitait à cette époque, et envoyée à Versailles où se trouvait son ancien élève) : « Quels abominables énergomènes que ces insurgés ! On les réduira bientôt, je l'espère, et ce sera une leçon sévère de la vigilance à garder vis-à-vis d'eux ».

34. Voir le rapport de Perfiliev à Benkendorff du 12 mars 1840 l'informant de l'arrivée de Marin-Darbel depuis cette propriété à Moscou : GARF, F. 109, È. 1, op. 4 (1829), d. 427, f. 24.

35. Voir les lettres des parents d'Ivan Gagarine publiées dans l'édition récente : Jean-Pierre Bouzigues, Mireille Chmelewsky & François Rouleau (éd.), *L'Affaire Gagarine...*, op. cit., *passim*. Marin y est évoqué presque à chaque page ; il est significatif que c'est à lui que la mère d'Ivan avait confié sa dernière lettre afin qu'il la transmette à son fils après sa mort (*Ibid.*, p. 89).

(de l'avis du prince Gagarine père)³⁶ et eut quatre enfants, selon sa propre indication dans une lettre au prince Gagarine du 1^{er} décembre 1864³⁷; le fils cadet, Victor-Laurent (1849-1928), est beaucoup plus connu que son père, car il devint vice-amiral en 1909.

Son retour en France est daté de 1854 : en 1853, dans la liste des souscripteurs de la Bibliothèque de l'École des Chartes (école dont il était l'ancien élève), il est mentionné comme se trouvant encore à Moscou, et en 1854, déjà à Paris³⁸. Marin-Darbel est revenu vivre dans sa propre maison à Paris, rue Blanche, au numéro 40 (la même adresse qui était la sienne lors de son entrée à l'École des Chartes) ; il possédait également un domaine à Plessis (Indre)³⁹ et un autre à Fontainebleau⁴⁰ (celui où il est mort et d'où sont écrites plusieurs lettres au père Gagarine). Dans la brochure *Requête présentée par la société de l'École impériale des Chartes à l'effet d'être reconnue comme établissement d'utilité publique*⁴¹ sa signature est plus que laconique : Marin-Darbel sans rien de plus (tous les autres signataires accompagnent leurs noms de titres et d'emplois). Revenu de Russie, il en apporta des « trophées » intellectuels : le célèbre bibliographe Quérard, décrivant les dons faits à la Bibliothèque impériale en 1854, cite « en première ligne » parmi les donateurs « que distinguent l'importance et la valeur des objets offerts », Marin-

36. Le mariage eut lieu en 1843 ; Marin-Darbel vécut en Russie avec sa femme pendant une dizaine d'années jusqu'à son départ définitif ; voir Jean-Pierre Bouzigues, Mireille Chmelewsky & François Rouleau (éd.), *L'Affaire Gagarine...*, *op. cit.*, p. 182 et 186.

37. *Ibid.*, p. 315.

38. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1853, série 3, t. 4, p. 639 ; *ibid.*, série 3, t. 5, p. 575.

39. « Société de l'École des Chartes. Liste des élèves pensionnaires et des archivistes-paléographes... », *op. cit.*, note 5, p. 12 ; *Compte-rendu des travaux de la Société du Berry à Paris, Huitième année, 1860-1861*, Siège de la Société à Paris, 1861, p. 341 (son nom se répète dans les annuaires jusqu'à 1864). En sa qualité de propriétaire du Plessis il fut présent en tant que commissaire au Congrès de la Société des agriculteurs de France (voir *Congrès de la Société des agriculteurs de France : tenu à Chateauroux, les 6, 8 et 9 mai 1874 : compte rendu des travaux*, publié par M. Émile Damourette, Chateauroux, Migné, 1876, p. 23). En cette même année 1874 il a vendu la terre du Plessis (voir *La terre du Plessis : rapport présenté à la société de l'agriculture*, Paris, Ch. Delagrave, 1901, p. 1).

40. *Bulletin de la Société d'archéologie, sciences, lettres et arts du département Seine-et-Marne*, Meaux, J. Carro, 1865, première année, p. 54.

41. *Requête présentée par la société de l'École impériale des Chartes à l'effet d'être reconnue comme établissement d'utilité publique*, Paris, impr. de S. Raçon, 1854, p. 29.

Darbel, « qui a remis 39 volumes écrits en langue russe, et sortis des imprimeries de Moscou et de Saint-Petersbourg. Ces ouvrages, dus à la plume de Novikoff, de C. Kalaïdovitch et de Lerberg, renferment sur l'histoire de la Russie, sur ses législations, sur les peuples avec lesquels elle a été en rapport, sur la géographie et les ressources de l'empire, des documents et des faits qui offrent le plus grand intérêt⁴² ».

Après son mémoire sur le choléra, Marin-Darbel, alors qu'il vivait encore en Russie, continua ses activités dans le domaine des sciences naturelles. En 1834, il publia un *Mémoire sur les puits artésiens ou forés*, puits qu'il proposait d'installer en Russie⁴³. En même temps, il conservait ses liens avec les institutions scientifiques françaises : le 5 septembre 1836, « M. Marin-Darbel, négociant à Moscou » était proclamé membre de la Société d'histoire de France⁴⁴. En 1840, il envoya à l'Académie des sciences parisienne une image photographique réalisée par l'inventeur russe Grekoff⁴⁵. Rentré à Paris, Marin-Darbel revint à ses travaux littéraires et scientifiques : il publia en 1859 le livre *L'Usure, sa définition*⁴⁶ où il fait preuve de sa connaissance du russe, en évoquant le mot *luxoumeu* [*concussionnaire*]⁴⁷.

L'éducation du jeune Gagarine terminée, Marin-Darbel resta toujours en contact avec son ancien élève : en 1834 le prince, âgé de 20 ans, lui décrit dans ses lettres de l'étranger ses impressions artistiques (tableaux de Rembrandt et de Murillo à La Haye, curio-

42. Le Quérard, *Archives d'histoire littéraire, de biographie et de bibliographie françaises. Complément périodique de la France littéraire*, Paris, Au bureau du journal, 1855-1856, p. 201.

43. *Nouveaux mémoires de la société impériale des naturalistes de Moscou*, M., Imprimerie d'Auguste Semen, 1834, t. 3, p. 315-335.

44. *Revue rétrospective ou Bibliothèque historique...*, Paris, 1836, Seconde série, t. 8, p. 131.

45. *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, Paris, Bachelier, 1841, t. 11, p. 824.

46. Marin-Darbel, *L'Usure, sa définition*, Paris, Guillaumin, 1859.

47. *Ibid.*, p. 99. Les petits « clins d'œil » à la langue russe sont présents dans les lettres de Marin jusqu'à la fin de sa vie ; ainsi, il signe sa lettre au père Gagarine du 1^{er} septembre 1872 : « Ефраноръ Лаврен[тъи]чь МД » [Efranor' Lavrent'ič], en se prêtant non seulement un prénom, mais aussi un patronyme russe, son père ayant effectivement porté le prénom de Laurent. Et dans une lettre du 20 mai 1869 il mentionne à son correspondant qu'il avait reçu de Pétersbourg des клубникъ (*sic*!) [fraisiers] et qu'il les avait plantés dans son jardin.

sités d'Amsterdam)⁴⁸; il le fréquente aussi en août 1840 à Paris où le jeune prince occupe à cette époque un poste à l'ambassade de Russie : lors d'un court séjour de Marin à Paris, qui d'ailleurs n'est pas mentionné dans les papiers de la haute police, les deux hommes se sont vus deux fois et ont dîné chez Véry⁴⁹. Après 1843 leur correspondance s'interrompt, car il était imprudent d'écrire des lettres à Gagarine, devenu jésuite, du territoire de l'Empire russe, mais elle reprit en 1854, année où Marin-Darbel retourna en France, et continua jusqu'à la mort de ce dernier. Citons un fragment tardif qui montre que les relations entre Marin et son ancien élève restèrent toujours très cordiales, malgré la différence de leurs opinions⁵⁰. Le 2 novembre 1871 Marin invite Gagarine à la bénédiction nuptiale de sa fille Cécile et s'exclame :

Qui m'eût dit il y a 50 ans que ce gentil enfant présiderait, un jour, aux destinées de ma fille aînée ? J'embrasse toute ma vie, et je vois en vous le représentant de toute votre famille qui m'a comblé d'une amitié que j'ai bien rendue⁵¹.

Il est à noter que l'ancien précepteur continuait à évaluer impartialement les ouvrages de son élève ; ainsi le 25 septembre 1856 il écrit à Gagarine à propos d'un de ses ouvrages⁵² que celui-ci « montre un défaut qui (pardon) a toujours été le vôtre, c'est celui de la précipitation ». Dans ces lettres Marin se montre un lecteur attentif et perspicace ; dans une lettre antérieure (du 22 juin 1856) il critique le titre *La Russie sera-t-elle catholique ?* en avançant des arguments assez bien fondés :

Il m'a paru qu'un titre pareil était en défaveur du livre. À cette question beaucoup de ceux auxquels vous vous adressez

48. Ivan S. Gagarine, *Journal...*, *op. cit.*, p. 76.

49. *Ibid.*, p. 232-233.

50. « Il est certain que nous n'avons jamais été d'accord et l'un de mes plus doux souvenirs est que cette différence d'opinions n'a jamais altéré l'affection réciproque » (lettre du 11 septembre 1863, in Jean-Pierre Bouzigues, Mireille Chmelewsky & François Rouleau (éd.), *L'Affaire Gagarine...*, *op. cit.*, p. 314).

51. Dans ce cas et les suivants les lettres inédites de Marin-Darbel sont citées d'après les originaux conservés dans les archives de Vanves (voir ci-dessus note 4) sans aucune référence ; les lettres publiées dans *L'Affaire Gagarine* sont citées avec la mention de la page.

52. Il s'agit de la brochure *La Russie sera-t-elle catholique ?*, Paris, Charles Douniol, 1856 ; Marin en cite une phrase sur « l'histoire triste et émouvante » de l'Église russe (p. 36).

répondront de prime abord *non* et liront vos pages avec cette pré-vention, tandis qu'un autre titre, comme *La Russie catholique au 13^e ou 14^e siècle*, me semblerait plus capable de piquer l'attention et laisserait la surprise de trouver beaucoup plus qu'on ne s'y attendait.

Dans une lettre non datée, mais qui serait écrite en 1860, Marin fait part à son ancien élève de l'impression produite sur lui par le nouveau livre du prince Piotr Dolgoroukov *La Vérité sur la Russie*, paru à Paris en français en 1860 :

Il y aurait eu de quoi faire un bon livre, tel qu'il est ce n'est qu'un pamphlet plein de personnalités. Il se plaint à chaque pas de l'arrogance et de la grossièreté des hommes en place. Ils ont tort assurément, mais lui-même laisse présumer par son langage qu'il en aurait fait autant⁵³.

Quant à la « carrière » russe de Marin-Darbel, dans les années 1840 elle faillit être perturbée par la conversion de Gagarine, car en août 1845 le beau-frère de ce dernier, Sergueï Petrovitch Boutourline (1803-1873), époux de Marie Gagarine (1815-1902), dénonça le Français, à tort et pour des raisons purement financières, comme « agent des jésuites ». Maintenant, grâce à la parution du volume *L'Affaire Gagarine*, on en sait beaucoup plus sur cette histoire passée sous silence dans les biographies officielles de Boutourline, mais nullement ignorée des contemporains bien informés, comme le prouvent plusieurs lettres inédites d'Alexandre Tourgueniev à son frère Nicolas, écrites de Moscou en septembre-octobre 1845. Le 26 septembre/ 8 octobre 1845 Tourgueniev s'exclame :

La mère du prince Gagarine jésuite est anéantie par l'apostasie de son fils, mais elle ne dit rien, adore sa fille Boutourline et vit chez elle, tandis que le mari de cette dernière écrit des délations où il

53. À comparer avec les impressions de Gagarine lui-même, exprimées dans sa lettre à l'auteur datée de fin mars-avril 1860 : « Il me paraît qu'on aurait pu dire la même chose plus doucement, tandis qu'en te lisant, on entend soudain le bruit d'une gifle bien pesante sur la joue de quelqu'un ; revenu à soi, on continue à te lire, et tout à coup boum ! Une autre gifle tombe sur une autre joue, et à tel point qu'on commence à compatir à toutes ces joues ; par contre, si la même chose était dite d'une façon plus douce, les joues deviendraient objet non de l'intérêt, mais de rire » (*Symbole*, 1985, 13, p. 220-222 ; en russe dans le texte, publication de Leonid Ščur). La similitude des deux jugements est évidente.

affirme que son beau-père le prince Gagarine ruine ses paysans et envoie les capitaux à son fils jésuite ! Quelle bassesse inouïe⁵⁴ !

Le 16/28 octobre 1845 Tourgueniev évoque à ce propos Marin-Darbel (sans le nommer) :

Hier j'ai entendu que Boutourline dit dans sa délation que l'intendant de son beau-père, le Français qui avait élevé Xavier [nom d'Ivan Gagarine après son entrée chez les jésuites], ruine le prince père et envoie l'argent aux jésuites, qu'il sert leurs intérêts, etc. Je ne crois pas cette dernière assertion, mais la première n'est pas impossible, quoique le prince père soit lui-même un très bon propriétaire. La calomnie est d'autant plus évidente, qu'on accuse la bonne princesse, déjà très âgée et décrépée, de la liaison avec cet intendant ! Tout cela est vilain...⁵⁵

Enfin, le 19 octobre Tourgueniev revient à ce sujet et disculpe pleinement Marin-Darbel :

Ici on ne parle que de la bassesse de Boutourline, beau-fils du prince Gagarine. [...] Sa délation qui fit commencer l'enquête affirmait que le prince ou son intendant Marin ruinait les paysans et envoyait l'argent aux jésuites ; le prince Gagarine a déclaré qu'effectivement il a transféré à l'étranger 300 000 roubles en papier-monnaie qu'il destinait à son fils au cas de besoin ou s'il sortait de l'ordre des jésuites (car dans ce cas il ne pourra prétendre à rien légalement) et qu'au cas de la mort de son fils le capital reviendrait en Russie (c'est un parent de Gagarine qui a l'ordre de s'en occuper). Or, Boutourline avait écrit à Gagarine jésuite une lettre où il le conjurait de quitter l'ordre, spécialement afin de lui extorquer la réponse⁵⁶ ; Gagarine lui répondit comme à un frère

54. IRLI (Institut de la littérature russe), Département des manuscrits, F. 309, d. 950, f. 337, en russe dans le texte.

55. *Ibid.*, f. 339 verso, en russe dans le texte.

56. Cette lettre date du 25 mars 1844 (Jean-Pierre Bouzigues, Mireille Chmelewsky & François Rouleau (éd.), *L'Affaire Gagarine...*, *op. cit.*, p. 196-198) ; le rapport très dévoué sur les dissentiments entre le prince Serge Gagarine et son gendre Boutourline est daté de 1846 ; l'empereur ordonna de faire rentrer Ivan Gagarine en Russie, mais le ministère des Affaires étrangères répondit qu'il était impossible de le trouver (*Ibid.*, p. 44-45). Selon l'oukase de Nicolas I^{er} du 21 mars 1840 les domaines et les biens immeubles d'une personne ayant abandonné l'Église orthodoxe, devaient être mis sous tutelle (voir M.-J. d'Horner, *Persécution et souffrances de l'Église catholique en Russie*, Paris, Librairie de Gaume frères, 1842, p. 335). Selon cet oukaze, l'aveu de l'apostat était nécessaire pour prouver l'accusation, c'est pourquoi Boutourline, dési-

qu'il ne le ferait jamais, et Boutourline présenta cette réponse aux autorités, suite à quoi Gagarine doit maintenant renoncer à tout⁵⁷. [...] Tout cela pour avoir 300 000 roubles, lorsqu'il a lui-même 200 000 de rente ! Par la suite on a vu aussi que Marin n'était nullement jésuite⁵⁸ et qu'il était un excellent intendant, et à présent le délateur est ici méprisé de tous. C'est sa femme en premier lieu qui est à plaindre : elle aime son mari qui lui défend de voir sa mère et lui dit : *Crois-tu que j'aurais épousé une telle vache, si tu n'étais pas riche ?* Voilà ce qui arrive là où les jésuites se mêlent⁵⁹.

On peut deviner l'écho de ce conflit entre Marin-Darbel et les Boutourline dans une lettre écrite 30 ans plus tard (le 8 avril 1877), où Marin informe le père Gagarine de son intention d'écrire à sa sœur, Marie Boutourline, née Gagarine, « par rapport à un propos qu'elle a tenu et qui m'a toujours été pénible. J'avais à cœur de lui

rant s'accaparer les biens de son beau-frère, tenait tellement à avoir l'aveu écrit de Gagarine. Voir une courte évocation de cet échange de lettres entre les deux beaux-frères, mais qui n'en explique nullement les causes réelles, dans Elena Cimbaeva, *Russkij katolicizm. Zabytoe prošloe rossijskogo liberalisma* [Catholicisme russe. Passé oublié du libéralisme en Russie], Moscou, Editorial URSS, 1999, p. 85-86 (la même chose dans la deuxième édition de 2006, p. 100-101).

57. « Il renonçait à son patrimoine et aux trois mille serfs de ses terres » (René Marichal, « Ivan Sergeevič Gagarin, fondateur de la Bibliothèque slave », colloque *Les Premières Rencontres de l'Institut européen Est-Ouest*, Lyon, ENS-LSH, 2-4 décembre 2004, http://russie-europe.ens-lsh.fr/article.php?id_article=57); « Une fois sa conversion connue, il (Gagarine) est déchu de ses titres, de tous ses droits civils, interdit de retour en Russie » (Michel Niqueux, « Typologie des récits de conversion au catholicisme (première moitié du XIX^e siècle) », journée d'étude *Religion et Nation*, ENS de Lyon, le 8 juin 2009. [en ligne], Lyon, ENS de Lyon, mis en ligne le 23 juillet 2010. URL : <http://institut-est-ouest.ens-lyon.fr/spip.php?article287>)

58. Dans son traité sur l'éducation, Marin-Darbel caractérise les jésuites de façon assez positive, mais nullement apologétique. En parlant des sociétés religieuses qui s'occupaient de l'enseignement dans les pays catholiques, il dit : « La plus fameuse est celle des jésuites, qui sous ce rapport a rendu les plus grands services à la civilisation et n'aurait mérité que la reconnaissance publique, si elle ne se fut en même temps immiscée dans la politique des rois et n'eut placé au-dessus de tout son intérêt, sa grandeur et celle du St-Siège » (dossier 893, f. 16).

59. IRLI, Département des manuscrits, F. 309, d. 950, f. 340, en russe dans le texte. Le portrait de Marie Boutourline prouve d'ailleurs que son mari était injuste concernant le physique de sa femme.

laisser le dernier mot⁶⁰ » ; le 1^{er} mai 1877, Marin poursuit ce même thème :

J'étais depuis longtemps obsédé de l'idée de ne pas laisser sans réplique une pareille imputation, monstrueuse à mes yeux. J'ai satisfait mon désir et n'attendais pas de réponse de Мар[ия] Сер[геевна] [Maria Sergueïevna]. Je ne voudrais, pas plus qu'elle, revenir sur un certain passé et trépassé comme vous dites. [...] Tout en déplorant ses aberrations et malgré ses dires inconsiderés je n'ai jamais, je vous assure, conçu contre elle aucun mouvement de ressentiment. Sa vie a été trop peu heureuse pour que j'aie cessé de lui porter le même intérêt que pendant sa jeunesse⁶¹.

Ainsi, ayant lié très jeune son destin avec celui d'une famille russe, Marin-Darbel garda jusqu'à sa mort ses contacts avec son ancien élève et ses parents, ainsi que son intérêt envers la Russie.

ANNEXE

Lettre de Marin-Darbel à l'empereur Nicolas I^{er} sur le choléra (le 2 novembre 1830)

Sire,

En faisant parvenir aux pieds de Votre Majesté l'expression d'une conviction intime basée sur l'observation scrupuleuse des faits et quelques réflexions qui en dépendent, je ne me dissimule pas que ma démarche n'est pas ordinaire : je fonde mon excuse sur la sainteté du motif, l'urgence des circonstances, je crois remplir un devoir de conscience, mais je compte bien plus, si j'ai failli, sur la bonté inépuisable de Votre Majesté.

Sire, la maladie cruelle qui afflige le pays ne porte pas son plus grand malheur dans les ravages qu'elle exerce sur la population, c'est dans les suites qu'elle menace d'entraîner après elle, si on continue de l'envisager de la même manière.

J'oserai le dire hautement, parce que j'en suis profondément convaincu, je soutiendrai avec la hardiesse et la force que permettent les

60. Jean-Pierre Bouzigues, Mireille Chmelewsky & François Rouleau (éd.), *L'Affaire Gagarine...*, *op. cit.*, p. 328.

61. *Ibid.*, p. 329.

convenances, une opinion qui est le fruit d'une expérience personnelle et de recherches nombreuses ; la maladie n'est pas contagieuse.

Elle est épidémique, son principe est dans l'atmosphère, apporté par des courants inconnus. Tant de choses de ce genre nous le sont encore ! Dans son cours elle a semblé suivre ceux des eaux et s'arrêter spécialement sur les lieux marécageux avec lesquels les grandes villes ont beaucoup d'analogie. Le miasme est inoffensif de sa nature ; il a besoin d'un précédent pour éclore, de là ce grand principe avoué et proclamé aujourd'hui qu'il ne se développe jamais que sous l'influence d'une cause étrangère, il est porté par la respiration dans le torrent de la circulation. C'est là qu'il exerce ses ravages auxquels aucun remède ne peut s'opposer si la maladie est avancée, qu'il est reconnu très facile de prévenir, lorsqu'elle est à son début.

L'épidémie exerce son action sur ceux qu'elle trouve disposés à la recevoir ; mais celui qui en a subi les malheureux effets, ne communique pas son mal à ses semblables, n'en propage pas le principe, et surtout ce principe ne s'exporte pas. C'est ce qui est évident pour l'observateur non prévenu, qui voudra remonter jusqu'aux sources. Votre Majesté en verra les preuves si elle daigne jeter les yeux sur le tableau ci-joint, je les ai réunies en opposition avec celles de l'opinion contraire. Il en est d'autres encore que je n'ai pas assez fait valoir, un sentiment de délicatesse m'en empêche, elles tiennent au moral.

S'il est vrai, Sire, que la maladie n'est contagieuse d'aucune des manières dont on l'entend, et je n'en forme aucun doute, j'ai vu les esprits les plus opiniâtement prononcés obligés de changer d'avis devant l'expérience et la force des choses ; s'il est vrai, dis-je, qu'elle est un fléau qui a sa période, qui doit passer comme un nuage de sauterelles, qu'il faut subir et qu'il n'est donné à la puissance humaine ni d'écarter ni de diriger, que devient la nécessité des mesures préventives ?

Oh, Sire, c'est ici que de tout mon pouvoir j'appelle l'attention de Votre Majesté que dans le zèle pur qui m'anime je voudrais faire briller à ses yeux la vérité qui m'inspire.

Quels seront les effets de cette terreur répandue de toutes parts, de ces obstacles, apportés aux affaires de la vie, de ces mesures sévères, dictées aussi, je le sais, par l'amour de l'humanité ? Toute activité est paralysée et Moscou la mère nourricière des contrées environnantes, qui y porte l'abondance par les canaux multipliés de son industrie, est plongée dans l'inertie. Elle y soumet tout ce qui l'avoisine. Les ateliers sont fermés. Des classes nombreuses d'ouvriers qui comptaient y gagner leur nourriture et celle de leurs familles sont retournées dans leurs foyers consommer le peu de provisions qu'un été non très

favorable leur avait permis d'amasser, mais bientôt il y subiront la triste nécessité. La misère, la famine entrèrent dans leurs demeures, elles y amèneront les maladies, leur cortège ordinaire, et l'histoire, ce conseiller que rien ne saurait influencer, ne nous apprend-il pas que la peste, véritable fléau contagieux, marche à la suite de la famine. Espérons que Dieu dans sa miséricorde nous préservera de l'excès de ces maux ! Mais il faut s'être transporté dans l'izba du pauvre pour apprécier tout ce qu'il peut souffrir d'un état de détresse... il succombe en silence. Les maladies qu'engendra la misère ne feront-elles pas plus de victimes que le choléra lui-même ? Si ces tristes prévisions couraient la chance de se réaliser, Sire, puisque la maladie n'offre pas de preuves réelles de contagion, que celle-ci n'existe que dans les imaginations, Votre Majesté dans sa haute sagesse ne serait-elle pas frappée de l'idée des avantages qui résulteraient pour le bien du pays envisagé sous toutes les faces, 1° en rappelant la confiance détruite; 2° en rétablissant les communications, au lieu de les entraver, 3° en ramenant par tous les moyens possibles l'activité dans les ateliers, en facilitant tous les travaux, et en permettant à l'industrie de reprendre son cours accoutumé.

Je conjure Votre Majesté de croire que c'est avec la plus grande humilité que j'ose appeler son attention sur un sujet d'un ordre aussi élevé. Je ne me fais pas d'illusions sur ma position, je la sens, je sais, Sire, que je ne suis rien, absolument rien, mais quand je considère aussi que je ne demande rien, que je n'y ai pas le plus mince intérêt ni direct, ni indirect, que j'agis avec bonne foi, que j'obéis à un sentiment de conscience qui me dit que je pourrai être la cause même éloignée d'un bien et par là servir Votre Majesté, je m'enhardis à élever la voix et peut-être y-a-t-il quelque courage à le faire. Je suis loin de croire que j'aie eu seul ces pensées. Bien peu cependant, ce doit être la source du mal, encourraient la responsabilité de les émettre.

Dans l'intérêt de la cause que j'ai voulu servir, je dois contre toute modestie dire quelque chose de moi. Sire, on me prête quelque intelligence, on m'accorde quelque estime, dans le petit cercle où j'ai déployé mon caractère, on a quelquefois loué en moi quelque justesse d'esprit et surtout quelque ardeur pour le bien. J'ai cru en cette circonstance que je pourrais être utile, je l'ai essayé sans arrière-pensée, j'en ai conçu et exécuté le projet, n'ayant et ne voulant avoir que moi pour confident. Si j'étais assez malheureux, Sire, pour que mon action déplût à votre Majesté, je la supplie d'en agréer mes vifs et profonds regrets. Je rentre dans mon obscurité dont je n'aurais voulu sortir que pour faire éclater ma sincère admiration pour le beau et noble caractère de Votre Majesté.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté le très humble et très obéissant serviteur

G. E. Marin-Darbel.

Sire, J'ai longtemps hésité si je ferais usage de cet écrit composé depuis huit jours. Je supplie Votre Majesté d'oublier mon individu et son peu d'importance. Je n'ai signé que pour ne pas m'entacher du manque de noblesse d'un anonyme. J'ignore si sous les formes du langage que me prescrit le respect dont je suis pénétré pour Votre Majesté, j'ai réussi à représenter l'état des choses, je ne puis me flatter d'avoir tout dit; mais le dernier cri de la conscience est qu'il y a souffrance, et la bonté paternelle de Votre Majesté peut seule y remédier⁶².

Université d'État des Sciences Humaines de Russie (RGGU),
Moscou
École des recherches actuelles en sciences humaines de
l'Académie russe de l'Économie nationale (ŠAGIRANXiGS), Moscou

62. GARF, F. 109, É. 1, op. 4 (1829), d. 427, f. 13-16.